



UNE

AIAD



HISTOIRE



MAGNIFIQUEMENT



ORDINAIRE

I.

À vingt ans, je refaisais le monde. A quarante ans, je refais ma cuisine. Avec le temps, finalement, on voit juste un peu moins grand...

Je suis sur le quai. J'attends le train, dans le froid : le mois de décembre est arrivé. Comment sait-on que le mois de décembre est arrivé ? Justement, quand les trains n'arrivent plus. J'ai les mains gelées. Les pieds gelés. Et on m'apprend que le prochain train est supprimé. Comme l'impression que les wagons sont aussi frileux que leurs occupants.

Sur le quai, des jeunes patientent, les sacs à dos, pleins de rêves de gloire. D'estime. D'amour. Ou peut-être uniquement d'un stage à 550 euros. L'époque n'est plus aux idéaux. On ne donne qu'à voir. On ne prête qu'aux riches. Et on taxe les gens de rêveurs. Bonjour, la réalisation.

Je les regarde patienter. Derrière cette réalité, s'affichent rapidement des images. Des souvenirs. Leurs sourires étaient les nôtres. Leur yeux pleins d'espoir étaient les nôtres. Leurs cheveux étaient les miens. Rendez-moi ma houppette et mon gel, par avance, merci beaucoup. Epoque inoubliable. De sensations, d'intensité, de découvertes.

Je les écoute parler du baccalauréat. Ils vont bientôt devoir effectuer leur premier choix dans l'existence. Leur premier « vrai » choix. Pas « ping-pong ou rugby », le lundi après-midi, en cours de sport. Pas « Olivia ou Cécile », le mercredi après-midi, au cinéma, pour tenter leur premier atterrissage sur corps féminin. Non, un choix engageant sur plusieurs années. Conditionnant quelque part, une partie de leur futur. Un choix qu'ils vont faire, à une époque, où l'on connaît du monde du travail : un stage très significatif de cinq jours en troisième. Où l'on a appris de nous-même, notre passion pour Bruce Lee, notre amour pour Brigitte Lahaie. Très belle introspection. Nos qualités, nos aptitudes, se réduisent à la surface des bulletins de note. Et la connaissance de soi n'est pas encore une matière. Pourtant, il faut dire oui. Embrasser une carrière, dont on est séparé par l'ignorance, comme les amants dans « Tournez manège ! » étaient séparés par une cloison. Les

proviseurs sont en fait des Charlie Oleg. Les professeurs principales, des Évelyne Leclercq. Notre vocation nous attend, de l'autre côté de l'écran du minitel. Nous allons choisir. La porte de l'avenir allait s'ouvrir. Qui souhaitions-nous rencontrer ?

J'étais quelques semaines avant le bac, quand mon Évelyne Leclercq, Madame Labranon, me demanda de lui préciser qui je voulais rencontrer, pour mon avenir. J'aurais voulu lui dire mon présent. Mais mes amis, apparemment, n'étaient pas une filière. Ma copine ne délivrait pas de diplôme d'enseignement supérieur. Elle m'avait pourtant, tant appris. En communication déjà : le message passe avant tout par le corps. Je confirmais. J'avais parfaitement reçu l'information, et l'avais parfaitement, d'ailleurs, transmis à mon tour. En leadership, aussi. Un bon manager sait être créatif, et réagir avec souplesse. Elle avait vu toutes ces qualités en moi. Et m'avait aidé à les développer. Mais elle ne pouvait délivrer de validation d'acquis d'expérience.

Je devais trouver autre chose qui n'avait été validée par mes yeux. J'avais hésité. J'avais recherché. Puis j'avais fait ce choix. Un choix qui allait conditionner tout mon parcours. Toutes mes rencontres. Mes révélations et mes mésaventures. Son départ. Cette voie soudainement qui se ferme. Je me rappelais ce

moment où j'avais fait ce choix. Si j'avais su les conséquences, en aurais-je fait un autre ? Mon parcours était tout de même incroyable. Une histoire comme dans les films. J'avais joué dans un film. J'avais même eu le rôle principal. J'étais aussi le responsable du casting de ma vie, il faut dire... Je m'étais accordé le plus beau rôle, entouré de personnages secondaires hauts en couleur. Une histoire incroyable, sans scénario pré-écrit, mais le rebond et la distance, dans la chute, au quotidien vous soufflent des chefs d'œuvre. Des épopées, sans toge, ni arc, ni navire. Juste des années à slalomer au milieu des campagnes et des villes. Les routes sont tracées. Mais nos vies, des inextricables labyrinthes. Une fois plongé dans ce dédale, il nous faut des années pour trouver la lumière. Mais à la fin, nous découvrons, avec joie, l'ampleur de l'odyssée.

Mon odyssée commença en terminale, par un choix. Comme Pâris devant trois déesses, sauf qu'il s'agissait de moi, devant mon minitel. Un peu moins glamour. Un peu plus dur à vendre à Spielberg comme Péplum, potentiellement à 13 millions d'entrées. Et pourtant... Fin de la terminale. Un choix, et l'histoire commence...

II.

Fin de la terminale. Fin d'une période dorée. Toute la journée, on côtoyait uniquement les personnes qu'on aimait. Nos amis : 80 % du temps. Notre copine : 19 % du temps. Et nos parents, les 1 % restants : les aubergistes insistaient pour s'installer à la table des clients.

Je les voyais peu, contrairement à mon amie de l'époque, Mylène. Mes amis la surnommaient Vylène. Les pseudonymes étaient certes grossiers, mais s'appuyaient malheureusement sur une réalité bien tangible. Ce n'était pas la reine du lycée. Heureusement, j'étais jeune. Jeune, l'afflux d'hormones dans le sang est incroyable. Je fantasmais sur tout. Même sur ma professeur d'anglais, qui avait tout de même cinquante-deux ans. Cinquante-deux... Elle en faisait beaucoup moins. Du moins, j'en étais persuadé, à l'époque.

Ma professeur d'anglais ? Mylène ? J'avais choisi Mylène. Je n'étais pas son premier homme. Loin de là. Elle ne serait pas ma dernière femme. Je l'espérais. Mais cet entre-deux nous convenait, alors 19 % de mon temps, je faisais avec elle, la seule chose que je ne pouvais pas faire avec mes amis. Quand j'ai présenté Mylène à mes parents, je leur ai dit que c'était une copine de révision. Quand elle est partie, ils m'ont dit « elle révise fort ta copine, quand même ». J'ai souri. C'est vrai qu'elle révisait fort, Mylène.

Entre les après-midi avec Mylène, et les après-midi avec mes amis, il me restait peu de temps pour étudier. Les révisions passaient après elle, après eux, après le film du dimanche, le film du mardi, le match du mercredi, le magazine du jeudi, la série du vendredi : après, à peu près tout, en fait. La seule plage que j'avais réservée pour l'étude, était la période fin mai – début juin, il est vrai, les dernières semaines avant l'épreuve. En trois semaines, je comptais rattraper le retard accumulé, depuis plus de cinq ans, dans à peu près toutes les matières. Malheureusement, le premier jour de mes révisions, je me suis accordé une pause. J'ai allumé la télévision. Sur la 2, c'était Roland Garros. Et quand j'ai éteint la télévision, j'ai regardé l'horloge, c'était

la veille du bac. Au lieu de rattraper cinq années, en trois semaines, j'avais maintenant cinq années et trois semaines de retard sur mon programme de révision.

Personne ne pensait que j'allais avoir le baccalauréat. Moi-même, je doutais, même si je savais que j'étais auditif, avant tout. Ainsi, les cours avaient certainement laissé une trace dans ma mémoire, même si mes yeux allaient plus se souvenir de Cécile, Olivia, que de la craie et du tableau.

Je regardais d'ailleurs ma voisine, quand notre professeur principale nous parla de notre orientation après l'épreuve de juin. Elle attendait trois vœux, par ordre de préférence. Certains, dans la classe, rêvait déjà d'être médecin, pilote, avocat. Moi, je voulais juste continuer à passer des bons moments, avec les mêmes amis, au cours des mêmes soirées, autour des mêmes parties de cartes. Une filière « raclette, tarot, ping-pong », tenait ainsi la corde. Me restait plus qu'à trouver l'université qui la proposait, en dehors de ma chambre, de la chambre de Mylène, et de la chambre de mes amis.

Trois vœux, par ordre de préférence. Je réalisais que si certains étaient doués pour s'imaginer un futur individuel, j'étais meilleur pour me représenter un avenir collectif. J'avais plus des rêves de joie,

ensemble. Que des rêves de gloire, tout seul. On s'amusait quand même un peu plus au cours des soirées. Trois vœux, par ordre de préférence. Je devais me décider. Je n'avais pas d'idée, mais je savais que pour partager, il fallait soi-même donner. Offrir. Ne pas être passif, à attendre, comme pouvait le faire mon père. Mon père : un expert mondial en économie d'énergie. La sienne. Il ne donnait rien. Aucun amour, aucune confiance, aucun sourire. Le distributeur était vide. J'avais honte pour lui, j'avais décidé que mon distributeur serait plein. Ma générosité n'avait pas échappé à Mylène... Ni à mes parents... « Elle révisé fort ta copine, quand même ». J'allais offrir de l'énergie, de la confiance, et déjà à moi-même. J'allais m'autoriser à choisir une filière sérieuse, mais en rapport avec l'une de mes passions.

Alors, j'ai commencé à chercher cette filière, plus sérieuse que ma filière « football, tarot, ping-pong ». Mais moins strict que le cursus médecin ou avocat. J'ai réfléchi, et après quelques instants, un mot revenait avec insistance dans mon esprit :

HISTOIRE

Cette discipline me fascinait. Les Romains. Les Grecs. Les Égyptiens. En cours, je regardais la

professeur, hypnotisé, mais j'en étais sûr, cette fois, les hormones n'expliquaient pas tout.

J'avais fait mon choix. Un choix qui allait bouleverser mon existence. Au début, j'avais hésité à l'indiquer sur le minitel. Et puis je me suis réconforté en me disant, que de toute façon, c'était impossible que j'aie mon bac. Et puis finalement je l'ai eu. Quelques jours après, j'ai même quitté Mylène. L'été, de tous les changements...

La célébration qui suivit l'obtention du diplôme fut mémorable. Les fêtes se multiplièrent dans les jardins. L'alcool coulait à flots. Je voyais les bouteilles disparaître, et je me disais que si on avait rempli autant de copies doubles, qu'on se remplissait de verres, au cours de ces soirées, on aurait tous certainement décroché la mention. Moment de communion intense, que le jour de la rentrée interrompit. Un jour de rentrée, début septembre, pour mes amis qui s'en allaient en classe préparatoire. Fin septembre, pour moi, qui m'en allais en faculté. La fin des vacances commençait par le prolongement des vacances : le début d'année commençait bien.

Fin septembre : jour de la rentrée, donc. J'arrive devant l'établissement. J'entre. Je pénètre dans l'amphithéâtre. Je m'assois. Et là...

III.

Et là, je découvre, qu'un homme parle au centre de la scène, mais que c'est une communication non-verbale, en gradin, qui me cause. Des visages hypnotiques, qu'on regarde comme des tableaux. J'allais aller au Louvre, tous les jours. Des décolletés dans lesquels vous plongez. J'allais faire du rafting, tous les matins, en arrivant à l'université. Des jambes croisées, fermes, qui vous incitent à les séparer, pour se placer en leur centre. Mesdemoiselles, une partie de Mikado, ça vous dit ?

Je découvrais que le spectacle n'allait pas seulement avoir lieu sur scène, mais aussi en tribune. Tous les matins, je me faisais un plaisir de venir en cours. J'écoutais le professeur me parler des grands hommes de l'Histoire. Et mes voisines me parler des filles de mon époque. J'étais tout de même plus concentré sur mon époque, pour être franc... Le

professeur parlait de Galba. Un empereur. Mais ma voisine me parlait de galbé. Un mollet. Le professeur parlait de César. Premier. Mais ma voisine me parlait de ses seins. Premier et Second. Résultat, César devenait consul, alors que je demandais à Emilie un stylo bic, une feuille de papier et son numéro de téléphone.

Je délaissais un peu les cours, pour m'approcher d'elles. Mais parfois, les cours nous rapprochaient. Ce fut le cas avec Sabine. Je me rendis chez elle, pour préparer un exposé. Et au final, l'objet finalement exposé dans son lit, n'était pas l'objet que nous devions initialement étudier sur son bureau. Le contenu des lits laissait plus de souvenirs que le contenu des bureaux.

Ces cinq années d'étude, entre César, Emilie et Sabine, et d'autres, furent incroyables. Les adultes luttèrent, méditaient, pour ne plus penser, et seulement être dans le moment présent. Devant un tel présent, comment réfléchir, et ne pas contempler simplement la beauté. Eckart Tolle avait écrit « Le pouvoir du moment présent ». J'aurais été allé plus loin que lui, en écrivant le pouvoir du décolleté présent. Du 90 C présent. Du mascara présent. Du sourire présent. De la passion débordante présente, à chaque moment, dans l'existence. Passion, joie de

vivre, qui firent que ces cinq années passèrent à la vitesse de la lumière. Remarquez, quand vous étudiez deux mille ans d'Histoire, en cinq années... Rien de surprenant à ce que ces cinq années vous paraissent cinq minutes finalement. Tout n'était qu'une question d'échelle...

Tout était passé en cinq minutes. Et le choix qui paraissait lointain, en début de cursus, à savoir : devenir chercheur ou professeur d'Histoire, devint soudainement une décision à prendre. Je voulais devenir chercheur. Pour continuer à découvrir, à apprendre. Je me voyais déjà échanger, aller sur site, même si le voyage le plus exotique qui m'attendrait serait certainement plus direction la machine à café ou la photocopieuse.

Chercheur. J'en rêvais. Mais on me fit comprendre que dans mon domaine, aucun poste n'était à pourvoir, et aucun autre ne serait créé dans les prochaines années. Je n'avais finalement qu'une seule option : devenir professeur d'Histoire. Je n'allais pas être déçu.

Je reçus ma première affectation : un lycée sport-étude. Ma mission était d'enseigner l'histoire et la géographie à de futurs footballeurs de 16 ans. Véridique. Pour leur apprendre les capitales

européennes, j'en étais réduit à leur demander le dernier vainqueur des championnats nationaux.

« Bulgarie, Christophe ? »

« CSKA Sofia. »

« Sofia, c'est ça. Roumanie, Damien ? »

« Steaua Bucarest. »

« Bucarest, impeccable. Pologne, Jérôme ? »

« Legia Varsovie. »

« Varsovie, exactement. Et bien sûr Nicolas, la capitale de la France, bien sûr c'est... »

« Bah Marseille ! »

Cette réponse me fit comprendre que les années allaient être longues dans cet établissement. Plus ça allait, plus je revoyais mes exigences à la baisse. A la fin, quand ils indiquaient capitale de l'Espagne : Barcelone, et capitale de l'Allemagne : Munich, je leur attribuais quand même la moitié des points.

A force, je finissais par me demander si ce n'était pas eux qui avaient raison, finalement. Les jours passaient. A la sonnerie, ils quittaient la salle de classe. Je restais là, sur l'estrade, à observer la carte du monde. Un nouveau pays apparaissait, progressivement : l'ennui. Un pays, que dis-je ! Un continent ! Avec mon lycée pour capitale administrative.

Les journées étaient longues, heureusement, avec elle, les matinées et les soirs, étaient bien courts. Je n'étais plus dans le moment présent, le jour, mais chez nous, j'étais bien là. Sur ses lèvres. Sur son corps. Attentif à chacun de ses mots, pour relancer, remiser, loper, contre-attaquer, feinter, smasher : lui montrer, que le quotidien était toujours plus renversant, avec moi.

J'étais surprenant. Mais niveau surprise, que dire de son départ à quelques mois de notre mariage. Un coup que je n'avais pas vu venir. Jeu, set et match, Sylvie. 6-2, 5-7, 7-6, 4-6, 6-4.

La plus grande défaite de ma vie, je crois. Seul, chez moi. Seul, à penser, la journée, que Milan n'était pas la capitale de l'Italie. Je sentais ma vie se figer, et sombrer, progressivement. Ma motivation pour me rendre au travail, qui n'était déjà pas au rendez-vous, n'était maintenant même plus au rendez-vous d'après... A nos actes manqués... Je plongeais. Cigarettes. Alcool. Seul, chez moi, je remplissais les bulletins de notes, tout en me remplissant des verres de boisson. Les verres se remplissaient nettement plus rapidement que les bulletins, tout de même. Deux verres pour un bulletin. Heureusement, que je n'avais pas une classe de trente élèves...

Ils étaient quand même vingt-cinq. Vingt-cinq bulletins, que j'avais fini de remplir. Je m'étais allongé sur le canapé. Et au réveil, j'avais aperçu mon visage bouffi dans le miroir de la salle de bain. Un visage qui me rappelait le visage de mon père. Le plus grand économiseur d'énergie de l'Histoire. Un visage qui me faisait honte. Quand on offre, ce que j'offrais comme spectacle, en retour, on ne pouvait s'attendre à recevoir la visite du Crazy Horse, entre la fin du journal de Pujadas, et le début de la météo. Offrir de la convivialité, une forme de beauté, de lumière m'apparaissait indispensable. Or après mes journées de travail avec mes apprentis Jean-Pierre Papin, je sentais que j'avais plus l'aura d'un Guy Roux, que le charisme d'un Brad Pitt.

Etre épanoui, pour ne pas répandre le mal-être autour de soi. J'en étais convaincu. Du coup, je connaissais le risque de tout quitter, de se présenter devant les recruteurs, avec la crédibilité d'annoncer, qu'on ne connaissait rien en Adam Smith, mais tout en Jules César. Beaucoup de portes allaient rester fermées, certainement. Beaucoup de personnes me traiteraient de fou d'abandonner la sécurité, pour un avenir qu'on ne distinguait guère plus que la Tour Eiffel, un jour de pic de pollution. Les risques étaient là. J'avais peur. Mais je savais que si oser était risqué.

Ne pas oser était encore plus risqué. C'était être certain d'avoir, à la fin de sa vie, des regrets. Se dire, si seulement à ce moment-là j'avais osé, que se serait-il passé ?

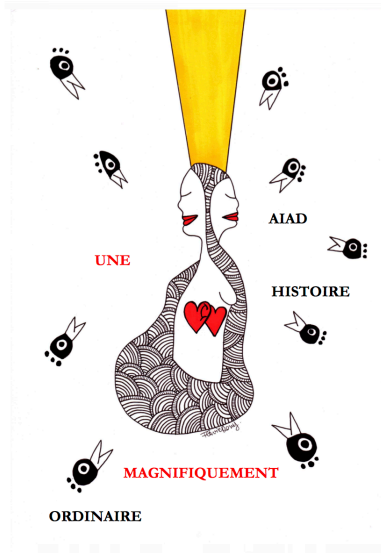
Je voulais savoir. Alors, le lendemain, au lycée, j'annonçais ma décision. Je partais. A vingt-sept ans. Vingt-sept ans, déjà. Mais aussi seulement. Vingt-sept ans de découvertes, récemment de déceptions. Je voulais ajouter de la découverte, pour diluer la déception. Un truc de cuisinier : ajouter du lait dans les crêpes, pour diluer les grumeaux.

Je voulais une vie souple, fluide, harmonieuse, intense. Je craignais l'avenir, et en même temps, j'avais une confiance inébranlable en mon relationnel, qui me faisait sympathiser avec la moitié de l'humanité, masculine, en cinq minutes, et me connectait avec l'autre moitié féminine, l'espace d'un exposé à préparer. J'allais bien trouver un boss à convaincre, une patronne à séduire.

J'ai commencé à rechercher. La profession. L'entreprise. La profession se devinait. Quel métier permettait à n'importe quel homme, sympathique, convivial, avec un simple diplôme d'Histoire, de vous vendre n'importe quoi, et de commercer avec vous ? Réponse : vendeur. Commercial.

Je recherchais dès lors l'entreprise. « Grande enseigne de sport recherche vendeur en CDI ».

Je suis dans la salle d'attente. Une fille de trente-cinq ans entre. Elle dit mon nom. Je me lève. Je lui souris. Elle me sourit...



Pour continuer votre lecture, cliquez

https://www.thebookedition.com/fr/31929_aiad

Dessin couverture: Flavie Dony

Editeur: Sylvain Hatik
Conflans-Sainte-Honorine

Octobre 2018

© AIAD

ISBN: 979-10-90668-40-9